

Trouver des portes de sortie : à partir des futurités noires

Par Kharoll-Ann Souffrant et Chloé Savoie-Bernard

Constituer un dossier sur les futurités noires dans les pages de *Possibles*, revue fondée en 1974 au Québec par des poètes et des sociologues — Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron, Gabriel Gagnon et Marcel Rioux —, peut sembler, dès le départ, un chiasme de la pensée. Ces intellectuels — blancs, hétérosexuels, il va presque sans dire — avaient le nationalisme comme projet pour la province du Québec. Ils éprouvaient le désir que ce lieu minoritaire et francophone soit un jour autonome du reste du Canada, un projet qui, en 2023, nous paraît de plus en plus lointain en regardant les résultats parfois catastrophiques du Parti Québécois dans les sondages. Nos possibles, aujourd’hui, différents, et les futurs que nous souhaitons mettre en œuvre également. À notre sens, si le nationalisme québécois a moins la cote aujourd’hui, c’est sans doute en partie parce qu’il nous apparaît s’être replié sur lui-même, et ce, dans une optique de célébrer les Québécois·es dit·es « de souche » plutôt que d’être dans une réelle visée émancipatrice et inclusive pour toutes les Québécois·es, peu importe leur provenance. Par ailleurs, plusieurs personnes issues de la diaspora se sont senties trahies lors des derniers référendums précisément pour cette raison : pensons à la déclaration-choc de l’ex-premier ministre, Jacques Parizeau, au référendum de 1995 portant sur la souveraineté du Québec, qui imputait l’échec du « oui » à « l’argent, puis des votes ethniques ». Plusieurs analystes ont tenté de contextualiser les propos de Parizeau en les attribuant à la colère, la maladresse ou encore à un profond sentiment de déception face à l’effondrement de son rêve politique de

voir le Québec devenir un pays. Néanmoins, ils symbolisent tout de même un tournant dans le débat sur l’indépendance. Plusieurs personnes issues de l’immigration ont choisi de rejeter ce rêve politique présenté comme collectif, mais qui s’est avéré exclusif, bien que plusieurs d’entre elles y avaient adhéré au départ. Ainsi, nous, les enfants de la diaspora, serions donc les bâtons dans les roues du grand projet national. Et ces frontières nationales, de toute façon, à une époque où le fascisme monte en flèche, nous semble plus que jamais à reconsidérer.

Qu’aurait pensé Gaston Miron des futurs des communautés noires en Amérique du Nord, et au-delà du continent? Nous ne voulons pas parler pour lui, comme nous n’aimerions pas qu’il parle pour nous, en notre nom, mais nous avons l’intuition qu’il aurait admis l’identité noire que si elle acceptait de faire tête basse et d’embrasser la québécoisité sans la critiquer : au Québec, les intellectuel·les racisé·es, on les aime surtout lorsqu’iels acceptent d’embrasser le stéréotype de l’immigration heureuse d’être contente, célébrant sans broncher les merveilles de la province, des beaux flocons de neige aux délices de la poutine. Il faut à tout prix se fondre dans la masse, être reconnaissant·es. Pourtant, comme l’explique David Austin, « malgré leur présence ancienne dans tout le pays, les Noirs canadiens disséminés dans tout le Canada, mais nombreux à Toronto, Montréal et Halifax, sont toujours relégués dans la catégorie de nouveaux arrivants et considérés comme d’éternels étrangers » (2015, p. 64), peu importe le nombre de générations présentes au Québec. Ce faisant, qui a le droit de critiquer le Québec? Bien souvent, lorsque des voix

s'élèvent parmi les minorités racialisées basées au Québec pour en critiquer certains aspects, elles sont rapidement accusées de faire du « Québec *bashing* », d'être ingrates, de « cracher sur le peuple qui les a accueillies » ou de ne pas aimer cette province. On nous demande de retourner chez nous, si on n'est pas content·e d'être ici.

Il est par ailleurs paradoxal qu'au Québec, on travaille très fort pour préserver la langue française — qui peut être considérée, à plusieurs égards, comme une langue de domination par rapport à celles de nombreux peuples ayant connu la colonisation et l'esclavage à travers le monde — pendant que du même trait, on fait peu de cas de la disparition annoncée et avérée de plusieurs langues autochtones avec toutes les conséquences que cela implique sur les différentes cultures de ces peuples. Notamment, selon un récent rapport de Statistique Canada, « 237 420 Autochtones au Canada ont déclaré pouvoir parler une langue autochtone assez bien pour tenir une conversation » (2023) ce qui représente une baisse de 10 750 (-4,3 %) par rapport à 2016. L'organisme fédéral souligne qu'il s'agit de la première baisse depuis que ces données ont commencé à être recueillies en 1991. Néanmoins, plusieurs de ces langues retrouvent un nouveau souffle, notamment par des efforts de revitalisation et de résistance de ces communautés. Par exemple, depuis 2016, on observe une augmentation de 33,3% des Autochtones qui parlent le haisla, l'halkomelem, l'haeltzuk et le michif, toujours selon la même source (Statistique Canada 2023).

Ainsi, cette double posture du Québec, qui se perçoit comme « colonisé » par le Canada anglais, crée un aveuglement volontaire quant à son rôle de « colonisateur » et à l'oppression envers d'autres peuples minorisés qui en découle. Il n'est pas anodin d'observer que le projet nationaliste du Québec a souvent emprunté des concepts, des

mots et des analyses provenant des communautés noires et afrodescendantes qui, elles, ont vécu plusieurs des formes les plus extrêmes de l'esclavage et de la domination. L'utilisation du « mot en n » ou encore du terme « colonisé » pour qualifier la situation socioéconomique et politique des Canadien·nes français·es en Amérique du Nord et vis-à-vis du Canada anglais en est un exemple. C'est aussi ce que souligne Philippe Néméh-Nombré lorsqu'il écrit « que l'histoire coloniale française et l'histoire canadienne-française en Amérique sont liées de la même façon ou presque que l'histoire et l'identité canadienne ou états-unienne à une structuration onto-politique coloniale et blanche qui ingère, d'une position consciemment dominante, les figures autochtone et noire » (Néméh-Nombré 2019).

Nous ne savons donc pas, nous, Kharoll-Ann Souffrant et Chloé Savoie-Bernard, comment Miron et Cie nous auraient accueillies à leur table s'ils avaient connu nos réserves. Comment ils auraient réagi en sachant que l'avenir d'un Québec souverain n'était que la construction d'un nouvel État-Nation où notre sort à nous, filles de la diaspora, serait toujours aussi incertain que dans un Québec non souverain. Où nous resterions étrangères. Il ne nous paraît pas anecdotique, de plus, que nous écrivions ce texte de présentation, pourtant si inscrit dans le Québec où nous sommes toutes les deux nées, dans une position d'extériorité : par le plus grand des hasards, nous vivons toutes les deux actuellement dans la même ville ontarienne, à trois heures de Montréal; cette position géographique informe aussi notre regard envers le Québec, un regard quelque peu distancié, et surtout, avide de repenser les appartenances identitaires. Quel futur pour nous, Noires nées au Québec? Et si le seul futur dans une province où les sempiternels débats autour du « mot en n », autour de l'incapacité à reconnaître le racisme

systemique, en serait un en forme de porte de sortie? C'est ce qu'observe, par exemple, la professeure Délice Mugabo lorsqu'elle mentionne le « grand nombre d'étudiant-es Noirs qui doivent quitter des universités francophones pour être en mesure de poursuivre leurs recherches aux cycles supérieurs à propos de la radicalité noire, des recherches qui contestent les mythes québécois fondateurs » (2016, p. xiv, notre traduction).

Délice Mugabo a en effet quitté le Québec : elle travaille désormais à l'Université d'Ottawa. Pensons aussi à des femmes comme Charmaine Nelson, intellectuelle Noire canadienne. Nelson a défrayé les manchettes lorsqu'elle a dénoncé les biais racistes de l'Université McGill, son employeur durant 18 ans, avant d'accepter une chaire de recherche en Nouvelle-Écosse où elle n'est restée que deux ans puis de partir, en 2022, occuper un autre poste à la University of Massachusetts — Amherst. Considérant que Nelson est la première femme noire à devenir professeure d'histoire de l'art au Canada en plus d'être autrice de sept livres, l'incapacité du pays à reconnaître l'importance de sa recherche et à lui offrir des conditions de travail non oppressives ainsi que son exil au sud de la frontière nous apparaissent métonymiques de la difficulté pour les femmes noires intellectuelles de se tailler un futur probant à même la violence institutionnelle d'un pays qui préfère l'ignorer. Partir, comme nous le montre dans les pages qui suivent la nouvelle « Party » du professeur de littérature à l'Université de Calgary, David Yesaya, c'est aussi refuser certains termes, certaines conditions, non sans deuil, pour aller dans un lieu où les possibles chantent autrement, différemment. Et malgré le départ, certains lieux restent toujours en soi : la cinéaste helvético-rwandaise Kantarama Gahigiri nous offre, elle, une retranscription de son film primé, *Ethereality*, qui se lit comme un texte poétique, où des personnes

âgées discutent de leur rapport à l'immigration. Un homme affirme ainsi : « Je suis en Suisse depuis 41 ans. Mais les gens ici, ils n'ont pas pu extraire l'Afrique hors de moi. L'Afrique vit toujours en moi. Je suis Suisse. [...] Mais l'Afrique. Elle est en moi. Personne ne va pouvoir me l'enlever. » C'est aussi une image tirée de ce film qui se retrouve, à notre grande joie, sur la page couverture de ce numéro.

Cette survie du soi malgré tout nous paraît un point névralgique pour réfléchir à ce dossier. Penser les futurités noires nous apparaît ainsi comme une manière d'embrasser les stratégies dérogatoires à emprunter afin de rester en vie, nous dont les corps sur le sol américain n'ont d'abord existé que sous la forme de cargaison. Pour reprendre encore une fois les mots de David Austin, « [e]n Amérique, Québec et Canada compris, l'esclavage a connu son inévitable “seconde vie”, selon l'expression de Saidiya Hartman. Dans cette deuxième vie, les codes raciaux sous le régime de l'esclavage viennent quotidiennement fausser les échanges et déforme la définition que l'on a de l'humanité et de qui est en droit d'être considéré pleinement humain » (cité par Ajari 2022, p. 150) : les « “secondes vies” » de l'esclavage, telles que les décrit la penseuse américaine Saidiya Hartman dans *Lose Your Mother* (2007), ce serait tous ces après-coups, tout ce qui fait que la forme de l'esclavage perdure même s'il a été aboli. L'esclavage, pourtant souvent associé aux États-Unis en Amérique du Nord, a aussi eu lieu au Canada : c'est ce que décrit Afua Cooper dans *The Hanging of Angélique: The Untold Story of Canadian Slavery and the Burning of Old Montréal* (2009), un texte essentiel qui décrit le cas d'une esclave, Marie-Josèphe Angélique, mise en procès pour s'être échappée de chez ses maîtres et avoir créé un incendie dans le Vieux-Montréal. L'héritage de l'esclavage, ce serait le soupçon

sur nos corps, sur ceux de nos enfants. Penser les futurs des communautés noires, en ce sens, à partir d'une position nord-américaine, ce serait contrecarrer les plans de l'empire, cracher dans la soupe de Valladolid, à plein bras la possibilité de rêver pour nous-mêmes. Penser à des futurs, ce serait, pour Léa Murat-Ingles, chercheuse en littérature, dans « Aller vers le futur lorsque la mémoire demande de rester. Octavia Butler et l'histofuturisme : vers une actualisation québéco-caribéenne », investir de possibles filiations entre la grande écrivaine Octavia Butler et Mélodie Joseph, première écrivaine à publier un récit afrofuturiste au Québec, faisant ainsi apparaître une histoire rhizomatique de la littérature Noire. Caroline Foray, chercheuse en sociologie, propose, elle aussi, une analyse afrofuturiste dans « Afrofuturisme et féminisme : culture pop, culture de résistance », mais cette fois, en étudiant dans l'œuvre musicale de Janelle Monáe les possibles et les promesses qu'elle renferme, notamment en mettant de l'avant une forme de joie spécifiquement racisée. L'avocate Tamara Termitus, dans « Les fantômes des esclaves nous murmurent à l'oreille : pas de futur sans reconnaissance du passé » demande également une meilleure reconnaissance de l'activisme Noir dans le travail pictural du peintre haïtiano-américain Jean-Michel Basquiat.

C'est à partir de notre position d'intellectuelles noires, d'autrices noires provenant de la diaspora haïtienne et évoluant sur l'île de la Tortue que nous voulons d'abord ouvrir ce dossier, qui lui-même présente des influences noires globales; nos parcours à l'une et à l'autres, s'ils apparaissent de prime abord similaires, sont traversés par des enjeux de colorisme, de classe sociale et de différents. De même, les perspectives des auteur·ices du dossier sont résolument à entendre sous la forme du pluriel. L'écrivaine,

traductrice et professeure de création littéraire Stéphane Martelly offre, avec son texte « Usages et méconnaissances de la pensée caribéenne. Envisager l'avenir au-delà des périls de lectures et des identifications meurtrières », une analyse littéraire et politique des détournements violents de certains de plus grands penseurs Noirs par une frange de l'intelligentsia occidentale afin de valider un racisme ordinaire. Pour trouver des voies de sorties à un réel étouffant, le texte de Kay Thellot, ethnothérapeute, propose une nouvelle approche empreinte de Vaudou Ayisien pour les soins psychologiques aux communautés haïtiennes dans « Mawonay, Nan Ginen, elatriye : la création d'espaces alternatifs de continuation et de réinvention identitaire ». La militante et chercheuse Lourdenie Jean s'intéresse, elle, dans le numéro, aux façons dont la pratique du marronnage permet de conceptualiser des lendemains pour les communautés noires, permettant de contrecarrer les desseins d'annihilation du colonialisme.

Alors que les départements d'université, au Québec, s'opposent à la création de mineures ou de programmes complets dédiés aux études noires, domaine d'études qui se développe au Canada anglais et qui existe depuis des décennies aux États-Unis, c'est aussi tout un plan de la pensée qui reste en stagnance, et des générations d'étudiant·es qui se voient privé·es d'un accès privilégié à certains textes fondateurs des études noires, qui ne se font traduire qu'au compte-gouttes en français. Surtout, nous voulons militer pour une tradition de la pensée noire non seulement canadienne, mais francophone, car ce champ et les solidarités qu'il peut développer avec d'autres pensées noires diasporiques nous paraissent encore à développer, à réfléchir, à enseigner, pour des futurs encore à rêver.

Notices biographiques

Autrice, éditrice, chroniqueuse et traductrice, **Chloé Savoie-Bernard** a, entre autres, publié *Des femmes savantes* (Triptyque, 2016) et *Sainte Chloé de l'amour* (Hexagone, 2021). Elle occupe un poste de professeure de littérature à l'Université Queen's.

Kharoll-Ann Souffrant est candidate au doctorat en service social à l'Université d'Ottawa et boursière pré-doctorale en études noires à l'Université Queen's. Elle est chroniqueuse indépendante et autrice de l'essai, *Le privilège de dénoncer – Justice pour toutes les victimes de violences sexuelles*, portant sur ses intérêts de recherche.

Références

Ajari, N., (2022). *Noirceur : race, genre, classe et pessimisme dans la pensée africaine-américaine au XXI^e siècle*. Paris : Éditions de la divergence.

Austin, D., (2015). *Nègres noirs, nègres blancs. Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*, traduction de Colette Saint-Hilaire et de Valérie Dassas. Montréal : Lux.

Gouvernement du Canada, (2023). *Les langues autochtones au Canada*. Statistique Canada [en ligne]. [Consulté le 18 octobre 2023]. Disponible sur : <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/as-sa/98-200-X/2021012/98-200-x2021012-fra.cfm>

Mugabo, D., (2016). *Geographies and Futurities of Being: Radical Black Activism in a Context of Anti-Black Islamophobia in 1990s*. Mémoire de maîtrise. Concordia University. [Consulté le 18 octobre 2023]. Disponible sur : <https://spectrum.library.concordia.ca/id/eprint/981936/>

Néméh-Nombré, P., (2019). « Sauvage », « esclave » et « Nègres blancs d'Amérique » : hypothèses sur le complexe onto-politique québécois. *Histoire engagée [en ligne]*. [Consulté le 18 octobre 2023]. Disponible sur : <https://histoireengagee.ca/sauvage-esclave-et-negres-blancs-damerique-hypotheses-sur-le-complexe-onto-politique-quebecois/>